

vous renverser, et me rendre compte de ce que vous étiez. Mais il me semble que le choc vous a rendu la raison. Mon coup de fusil aura réparé le mal qu'un autre vous avait fait.

—Ce doit être ce..., répondit le sauvage, ce doit être cela. Et maintenant, je vais vous dire qui je suis.

—Il y a plus de dix ans, si cette année est celle que vous me dites, moi et quatre autres, nous partîmes de chez nous pour chercher fortune dans les terrains aurifères de la Californie. Nous eûmes de la malchance pendant les trois premières années; mais la quatrième nous apporta de l'or en abondance. L'un de nous, cependant, nous avait quittés, pendant la première année de nos travaux, et ne partagea pas notre bonne fortune. Son nom était. . . . Mais peu importe.

—A la fin de la quatrième année, nous nous mîmes en route pour retourner chez nous, et nous cheminâmes paisiblement une après-midi, lorsque sans aucun avertissement, nous reçûmes plusieurs coups de fusil.

—Et cela est tout ce que vous pouvez vous rappeler ? demanda Bill.

—Oui, c'est tout. Et cependant, quelque chose comme un rêve du passé hante mon cerveau. Je crois voir l'éclair silloner la nue, et entendre la foudre éclater. Il me semble que je vois mes compagnons gisant autour de moi et des loups affamés se repaissant de leur chair. J'essaie de crier et ne puis articuler aucun son. Les loups sautent sur moi et je les combats, puis je prends la fuite. Je cours, et ils sont toujours sur mes traces. Alors, je m'arrête et je les combats avec un bâton, et il me semble que quelqu'un est étendu à mes pieds, mais je ne puis dire qui. Oh ! tout cela est horrible à penser !

—Alors votre cerveau est guéri et vous vous souvenez du passé ?

—Oui, répliqua l'homme, tout est maintenant clair pour moi. Je pense à Mary, ma pauvre femme, qui doit m'attendre jour et nuit, et je dois au plus tôt me rendre à ses côtés. Je lui ai écrit de m'attendre un certain jour, et elle espère mon arrivée. Je.....

—Vous oubliez qu'il y a sept ans de cela, d'après votre récit, suggéra Bill.

—Sept ans ? Ai-je donc été mort pendant sept ans ? Oh ! mon Dieu ! Oh ! Mary, ma femme, où êtes-vous ? Et le pauvre homme, se cachant la tête dans les mains, se prit à pleurer.

—Bon courage, camarade, lui dit Bill Curran, en essuyant les larmes qui coulaient de ses propres yeux. Tom et moi, nous allons vous conduire à Hardpan ; et après vous avoir donné des vêtements, nous vous mettrons sur la route de votre demeure.

Après lui en avoir demandé permission, les deux chasseurs prirent un couteau et coupèrent une des mèches de cheveux qui retombaient sur la figure du fou, puis ils bandèrent soigneusement la légère blessure que la balle bien dirigée de Bill lui avait faite à la tête.

—Où est Hardpan ? demanda l'homme, lorsque cette première opération fut terminée.

—Hardpan est à environ une douzaine de milles au Nord, répliqua Bill. C'est une ville minière, et c'est Tom et moi qui approvisionnons la place de gibier et de viande fraîche.

—Puis-je vous demander vos noms ?

—Certainement. Le mien est Bill Curran et le sien est Tom Pratt. Nous sommes tous deux du vieux Kentucky. J'ai habité ici pendant les douze dernières années, mais Tom n'est arrivé qu'il y a quelques mois.

—Vous avez dit que vous me donneriez les moyens de regagner ma demeure. Voulez-vous le faire ?

—Certainement.

—Si vous le faites, vous n'y perdrez rien. En 1853, mes amis et moi, avions l'une des meilleures propriétés du pays, et si j'en retrouve seulement la moitié, elle vous appartiendra. Tout ce que je demande, c'est une quantité d'or suffisante pour me rendre jusqu'à Ohio.

—Et c'est justement ce que nous donnerons, camarade, et nous ne demanderons rien en retour.

—Eh bien, ajouta le malheureux, si je ne suis jamais ca-

pable de reconnaître la bonté que vous me témoignez en ce jour, vous trouverez toujours en moi un véritable ami.

—Qui avez-vous dit que vous étiez ? demanda Bill, lorsqu'enfin ils se furent mis en route pour la ville de Hardpan.

—Mon nom est Ralph Rowland, fut la réponse.

Mais, ajouta-t-il, comme s'il se parlait à lui-même, je suis mort pour le monde, et peut-être ferais-je mieux de continuer à l'être jusqu'à ce que je sache s'il vaut mieux reprendre mon nom ou l'abandonner entièrement.

—Vous dites que l'on m'appelle l'homme sauvage de Shasta ? dit-il en s'adressant à Bill Curran. Eh bien, je vais maintenant m'appeler *Shasta Sauvage* ! Que pensez-vous de ce nom ?

—Assez bon, répliqua Bill, avec son laconisme habituel.

La nuit arriva avant que les trois amis eussent atteint Hardpan ; et Ralph fut conduit à la cabane des deux chasseurs sans avoir été remarqué par personne.

Pauvre Ralph Rowland !

CHAPITRE III

UNE DÉCOUVERTE

—Maintenant, étranger, dit Bill Curran, lorsque tous trois furent entrés dans la cabane, nous sommes chez nous et nous espérons bien que vous allez vous considérer comme chez vous.

Tom fit retomber la peau d'ours qui servait de rideau à la fenêtre, puis avec l'aide de Bill, commença à sortir leur modeste garde-robe.

—Voyez-vous, ami Sauvage, si c'est sous ce nom que vous comptez voyager, nous tâcherons de vous donner une apparence plus civilisée, ensuite vous pourrez aller chez Goose — c'est le nom du marchand de la localité — et vous habiller à beaucoup plus à la mode. Maintenant, voici une paire de vieilles bottes à moi, et voici une chemise. Prenez encore ce vieux pantalon et ce chapeau de Tom. Je suppose que vous pourrez entrer dans ces vêtements et si vous le pouvez, c'est tout ce qui est nécessaire.

Shasta Sauvage se dépoilla de son accoutrement et revêtit les vieux habits que lui présentaient les chasseurs.

—Voilà, camarade, dit Bill, cela vaut mieux. La façon de ces vêtements n'ajoute pas beaucoup à votre apparence et à votre beauté personnelle, mais malgré cela, vous avez plus l'air d'un homme civilisé.

—Cela vaut mieux que d'être à demi-nu, répondit Shasta, et je vous suis très reconnaissant de me les avoir donnés.

—C'est très bien, camarade : ne parlons plus de cela.

Tom Pratt alluma du feu dans leur petit poêle de campement, et bientôt après, un pot de café bouillant était prêt à servir à la consommation.

Alors, il posa devant eux de la viande et des biscuits, et invita ses compagnons à partager ce modeste repas.

Lorsqu'ils eurent fini, Bill sortit un petit sac d'argent et le déposa sur la table devant leur invité.

—Voilà quelques ducats pour vous, camarade, lui dit-il, environ un millier de dollars. Quand je me décide à faire quelque chose, je le fais généralement jusqu'au bout. Prenez l'argent, camarade, et nous allons aller chez Goose, voir ce que nous pourrions faire pour vous ; puis vous pourrez mettre le reste de côté pour vous en servir plus tard. Voilà ! maintenant, levez la tête bien haut, car je ne veux pas entendre de si ni de *mais* sur ce sujet. L'argent est à vous et cela règle tout. Si vous désirez un jour nous le rendre, ce sera très bien ; sinon, ditto : ce qui veut dire que ce sera la même chose.

—Merci, mes amis, dit Shasta, la voix tremblante d'émotion, votre bonté ne sera jamais oubliée.

Quittant la cabane, tous trois tournèrent leurs pas vers le centre de la ville.

Hardpan était une ville très florissante à cette époque, et son animation, à cette heure avancée dans la soirée, prouvait combien elle avait acquis d'importance et de développement.